

ART CONTEMPORAIN

FRAPPER LA ROUTE À TOMBEAU OUVERT

LA DÉRIVE SANS PERMIS DE FRANÇOIS CURLET

Quand la Jaguar Type-E apparaît dans les années 60, aucune voiture de sport n'avait jamais été à la fois aussi rapide, performante, sûre et bon marché. Caractérisée par son interminable capot avant, long et effilé, et un arrière proportionnellement minuscule, elle a marqué toute une génération d'amateurs de vitesse. Dans le film « Harold et Maude » (Hal Hashby, 1971), Harold, jeune garçon fasciné par la mort, rencontre Maude, une délicieuse

octogénaire, alors qu'ils s'adonnent tous deux à leur passe-temps favori : assister à des enterrements d'inconnus. La mère d'Harold, exaspérée par le corbillard Cadillac dans lequel son fils se déplace, lui offre une Jaguar Type-E grise flambant neuve. Il s'empresse de la peindre en noir et d'en transformer l'arrière pour lui donner l'apparence d'un corbillard.

C'est ce même custom que l'artiste François Curlet a entrepris avec son nouveau projet présenté au Palais de Tokyo. Tel le héros du film, il acquiert la Jaguar, la transforme et la jette sur les routes. La voiture se détache du statut d'objet de fiction pour acquérir celui de sculpture dans l'espace d'exposition (intitulée « Speed Limit »), mais également d'acteur principal du film « Jonathan Livingston », court-métrage signé François Curlet où le corbillard parcourt une campagne trempée et désertée à toute vitesse. Il est conduit par un homme d'une étrange nervosité qui semble tout aussi bien chercher sa route que s'en éloigner. Quand la voiture s'arrête à proximité d'un tas de pneus, c'est pour libérer son gigantesque conducteur aux allures de croque-mort. Il entreprend alors des mouvements de tai-chi, comme pour déplier son corps contraint par l'étroitesse de l'habitacle. Au sens strict du terme, cette voiture n'est corbillard que par la forme. L'arrière de la Jaguar est bien trop court pour y introduire un cercueil. Et le seul corps susceptible de pouvoir s'y coucher n'est que celui du conducteur.

Un cercueil roulant, un corbillard de sport, non pas un véhicule qui conduit la mort, mais qui conduit à la mort. Objet de désir et de peur, le bolide fait ressurgir la nostalgie hédoniste d'une promesse de vitesse et miroiter la fatalité de l'accident. L'art de François Curlet opère sur le mode de la translation et de l'écho ironique. Le titre du film « Jonathan Livingston » fait entrer en collision deux références de la culture populaire américaine du début des années 1970 : la voiture du film « Harold et Maude » rencontre la figure iconique du goéland du roman de Richard Bach (1970). Cependant, l'artiste ne traite pas ces objets culturels comme deux fétiches indépendants, mais plutôt comme deux phénomènes concordants : une quête d'absolu, une posture à l'écart de ses semblables pour mieux les observer et un glissement dans un registre de pensée décalé. Autant de métaphores de l'artiste ? Au volant d'un bolide, moteur vrombissant, au croisement entre réalité et fiction, plutôt que de choisir entre l'une et l'autre, il préférera la dérive. ●

Texte : **Laurence Perrillat**
Photographie : **Courtesy of Air de Paris, Paris**

François Curlet, « Jonathan Livingston » (2013 - film HD, 8 minutes) et « Speed Limit » (2006-2013 - Jaguar Type-E customisée) dans l'exposition « Fugu » de François Curlet au Palais de Tokyo, jusqu'au 25 mai 2013
www.palaisdetokyo.com

